

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Mariana avait été élevée avec Carmen, comme si elle était sa sœur ; elle la connaissait admirablement, sa petite cousine ; elle savait ce que signifiait un froncement de sourcil, un pli ironique aux lèvres. Souvent, au fond d'une charmille de Kerlor, elles avaient rêvé toutes deux à quoi rêvent les jeunes filles ; ou, du moins, Carmen, beaucoup moins contemplative que Mariana avait dit nettement ce qu'elle préférerait, quand le temps des fiançailles serait arrivé.

Carmen avait des expansions de franchise qui ne laissaient pas subsister l'ombre de la moindre équivoque.

Il est vrai que, à cette époque, Carmen et Mariana étaient encore bien jeunes et qu'elles envisageaient l'avenir avec l'adorable niaiserie des innocentes vierges, mais la ténacité de Mlle de Kerlor, sans dépasser celle de son frère, l'entêtement borné de Carmen, disait Mariana aimablement, avait toujours été proverbiale, même dans un pays où l'on est foncièrement têtue.

Il était impossible, sous quelque prétexte que ce fût, que Carmen eût changé aussi radicalement de caractère. Il n'y avait que l'amour susceptible d'opérer une telle métamorphose ; or, Carmen n'aimait pas, n'avait pas aimé.

C'était sur cette base que Mme Vernier échafaudait toutes ses petites combinaisons.

C'était décidément de ce côté du Parc-des-Princes qu'elle devait commencer à battre en brèche ce fameux bonheur à double évolution.

D'ailleurs, pourquoi haïssait-elle Hélène plus mortellement que Carmen ?

N'était-ce pas cette dernière qui l'avait démasquée, au moment où elle allait capter l'amour de Georges ? Oui, c'était Carmen qui avait brisé l'existence de Mariana de Sainclair.

L'autre, l'orpheline, l'aventurière, la fille de la chanteuse, ne serait jamais venue si Carmen n'avait pas chassé Mariana du château de Kerlor.

Mme Vernier s'était écriée :

— A quoi bon, d'ailleurs, délimiter les responsabilités ?... Je les exècre, je les mandis toutes les deux, ces femmes... Elles m'ont fait autant de mal l'une que l'autre... Elles méritent le même châtiment.

Mariana venait à Boulogne à l'heure où elle comptait rencontrer Saint-Hyrieix.

Firmin passait la matinée dans les ministères ; l'après-midi, il lui arrivait souvent de laisser Carmen sortir seule, sous le prétexte qu'il avait beaucoup à travailler.

Saint-Hyrieix était de bonne foi ; il s'imaginait qu'il était forcé de compulser les plus arides traités diplomatiques, de relire les manuels de science économique les plus rébarbatifs, les textes les plus hérissés d'interminables et insipides documents.

Il disait :

— Je suis capable d'occuper n'importe quel poste d'ambassadeur, en Europe ou dans le reste du monde ; rien de ce qui touche à la diplomatie ne m'est étranger ; mais enfin, moi aussi, je serai un jour ministre des affaires étrangères !

Mariana arrivait, s'excusait de troubler l'homme d'Etat et ne tardait pas à engager avec lui une conversation qui franchissait bientôt les bornes du protocole.

Elle flattait les manies de Firmin, lui répétait qu'il parviendrait aux plus hautes dignités, puis, graduellement, avec une science infinie des transitions, elle parlait de Carmen.

Elle excellait à rappeler les souvenirs auxquels nous avons fait allusion.

Carmen disait ceci, disait cela ; elle prétendait telle chose ; elle jurait que jamais elle ne voudrait vivre dans certaines conditions ; Firmin souriait d'un air entendu, mais il ne pouvait s'empêcher de froncer les sourcils, quand Mariana, avec sa plus belle impudence, parlait de la disproportion d'âge qui existait entre le mari et la femme.

Tout de suite, elle s'expliquait : les qualités de Saint-Hyrieix suppléaient à cette insouciance jeunesse, que mademoiselle de Kerlor

estimait tant autrefois ; et puis, Firmin n'était pas de ces époux aveugles qui laissent une jeune et jolie femme exposée aux multiples séductions du monde.

Sa paternelle vigilance, tout en comblant les moindres désirs de Carmen, savait arrêter à temps des velléités d'idépendance, bien admissibles chez une enfant gâtée.

Elle poussait plus loin l'audace, puisque son bienveillant auditeur ne l'interrompait pas au milieu de ses insinuations.

— Je vous avoue franchement, disait-elle, que je n'étais pas très rassurée, quand j'ai appris votre mariage.

— Vraiment ?

— Surtout, mon bon Firmin, n'allez pas répéter mes libres propos à Carmen... Si je les tiens, c'est parce que je suis heureuse de voir que je m'étais trompée.

— Ressurez-vous, ma chère Mariana, je suis, par profession et par goût, l'homme le plus discret de la terre.

— De plus, continuait Mme Vernier, vous n'exagérez pas la portée de mes petites confidences....

— Nullement.

— Il ne saurait être question de la droiture et de l'honnêteté de ma cousine... Je ne permettrais à personne, pas même à vous, monsieur, de les discuter.

— Soyez tranquille.

— Mais j'appréhendais l'incompatibilité d'humeur ; je redoutais ces mille et un froissements que rendent l'existence à deux si pénible ; je craignais enfin que votre ménage ne ressemblât à la plupart des enfers mondains, aujourd'hui que l'on s'épouse par cupidité ou par dépit.

Firmin souriait toujours, mais il pâlisait légèrement.

Il s'écriait, affectant toujours la même gaieté éminemment spirituelle :

— Vous, au moins, madame, on ne vous accuserait pas de n'avoir consulté que vos intérêts.... C'est un pur roman d'amour que le vôtre.... Il est vrai que vous avez épousé Praxitèle, Michel-Ange, Puget.... Je m'en tiens à cette illustre trinité qui s'incarne en notre jeune ami Paul Vernier.

Elle minaudait perfidement :

— Il faut bien que j'aime mon mari, puisque je ne lui dois rien.

Et, entre ses lèvres pourpres, l'émail de ses dents de jeune tigresse étincelait.

— Suis-je assez ingénue, mon bon Firmin ! Faut-il que j'aie pour vous une assez vive amitié pour m'exprimer ainsi à cœur ouvert ?.... C'est si bon, la franchise.... Allons ! Je me sauve.

— Déjà !

— Mais oui, mon mari m'attend.

— Heureuse femme !

— J'aurais voulu embrasser Carmen et Hélène, mais je ne les rencontre pas une fois sur trois. Cependant, tout à l'heure....

— Elles sont allées je ne sais où, avec Georges.

— Tiens !... Précisément, j'allais vous dire que j'avais entrevu la victoria dans l'avenue des Champs-Élysées.... J'ai fait signe de la main au comte et à la comtesse, mais cela a été en vain.

— Et... et Carmen ?

— Je n'ai pas remarqué qu'elle fût avec eux.

— Cependant....

— Oh ! j'étais si loin !

Le soir, M. de Saint-Hyrieix demandait à sa femme si elle n'avait pas quitté Georges et Hélène.

Un peu surprise de la question, Carmen répondait qu'elle s'était fait conduire chez la marquise de Mandas et qu'elle avait laissé le couple poursuivre ses pérégrinations.

En revenant, Georges et Hélène l'avaient reprise avenue Hoche, à la porte de la duchesse de Belfontaine. Firmin s'était bien gardé d'insister, s'excusant même de sa fantaisiste curiosité.

Une autre fois, Mariana avait dit :

— Vous n'étiez pas à l'Hippique, hier ?

— Non.... j'avais à compulser des pièces très importantes.... Il s'agissait du traité intervenu en 1304....

Il s'interrompit.

— Cela ne vous intéresserait pas suffisamment.

Mariana poursuivait :

— Carmen y était.

— Oui.... oui.... un caprice.... Elle m'a dit que.... Du reste, c'est encore bien vu, l'Hippique....

— Vous allez ce soir à la Comédie française ?

— Peut-être.... bien que je ne prise guère que la tragédie.

— Carmen y sera.... Elle me l'a dit.

— Parfaitement.... C'est convenu avec Kerlor.... On joue une machine où il est question de l'Angleterre.... Il se peut que je me dérange.... Je n'en suis pas encore bien sûr, parce que je veux